

19-VIII-05

A. LE BRAZ

TRYPHINA KERANGLAZ

POÈME



RENNES
H. CAILLIÈRE, ÉDITEUR
2, PLACE DU PALAIS, 2

1892

TRYPHINA KERANGLAZ

A. LE BRAZ

TRYPHINA KERANGLAZ

POÈME



RENNES

H CAILLIÈRE, ÉDITEUR
2, PLACE DU PALAIS, 2

—
1892

Au Poète

Louia Tiercelin

*Cette Chanson de Basse-Bretagne
est affectueusement dédiée.*

A. Le B.

Ea amzer goz,
Me vevo bepred ;...
Evel ann noz,
Ann amzer goz
'Zo ledn a stered.

Dans le vieux temps, — Moi, je vi-
vrai toujours; — Comme la nuit, — Le
vieux temps — Est plein d'étoiles.

Il me plaît de vivre au vieux temps,
Où notre race eut son printemps...
Comme la nuit, couvert de voiles,
Il est, comme elle, plein d'étoiles !

A *Ceux de l'Hermine*, je dis :

« Retournons tous au temps jadis !
« Il n'est de fleurs toujours fidèles
« Qu'au jardin bleu des Asphodèles.

« Il n'est de jeunes qu'au vieux temps.
« Pour bien aimer, ayons cent ans ! »

I

SOIR D'AUTOMNE

SOIR D'AUTOMNE

L'automne est la saison dolente.

L'âme des labours assoupis
Berce d'une hymne somnolente
L'enfance des futurs épis ;

Et, triste, la mer de Bretagne
Se prend à gémir, dans le soir.
Par les sentiers de la montagne,
Commence à rôder le Mois Noir¹.

Et les cloches ont l'air de veuves,
Dans les clochers silencieux...
Nous n'irons plus aux aires-neuves !
Voici l'hiver, le temps des vieux.

1. *Miz-Dù*, c'est le nom breton de novembre.

Pour le départ des alouettes,
Tintent les glas des abandons.
Pleurez, ô chapelles muettes,
Les cierges éteints des Pardons !

.

... Avec les oiseaux de passage,
Les Clercs s'en vont, aux premiers froids.
Ils emportent, selon l'usage,
Leurs livres, noués trois par trois.

L'automne est la saison dolente...

Les mères, sur le seuil, longtemps,
De leur bénédiction lente
Encouragent les hésitants ;

Car, près d'enjamber la barrière,
Plus d'un a suspendu son pas,
Comme si des voix, par derrière,
Lui chuchotaient : « Ne t'en va pas ! »

II

CHEZ LES « CHAMBRISTES »

CHEZ LES « CHAMBRISTES¹ »

O vacances ! O tentatrices !
O fenaissions des soirs de juin,
Vous mêlez aux livres d'offices
Vot're subtile odeur de foin !

Et voici que, dans la cellule,
Où le Clerc veille, en oraison,
Comme une aile de libellule
Frémit un refrain de chanson.

1. On appelait ainsi les « Écoliers » privilégiés qui avaient le droit de travailler dans une *chambre*, ou plutôt dans une cellule à part.

III

CE QUE RAPPELLE LA CHANSON

III

CE QUE RAPPELLE LA CHANSON

... Les fileuses, devant l'âtre,
Se sont assises en rond.
Au bruit que les rouets font,
S'est assoupi plus d'un pâtre.

* * *

LE CLERC

Mes yeux de larmes sont emplis.
Ma mère,
Dites aux rouets de se taire,
Je ne sais plus ce que je lis.

LA MÈRE

Pendant que mon fils clerc médite,
Filles, apaisez les rouets ;
Et, puisque leur chanson l'agite,
Dites-leur de tourner moins vite,
Ou, du moins, de tourner muets.

LE CLERC

Dites, ma mère, est-ce la mousse
Qui sent si bon, par le courtil,
Ou si c'est le parfum subtil,
La douce haleine de ma « Douce » ?

LA MÈRE

A la porte d'entrée a-t-on mis le verrou ?

LES SERVANTES

Tous les verrous sont mis et la porte est fermée.

L'ESPRIT DU FOYER

On ne sait jamais par quel trou
Se glisse une haleine embaumée,
Pas plus que l'on ne sait par où
Vous entre au cœur la bien-aimée !
.....

LE CLERC

Qu'on jette mes livres au feu,
Ma mère !
J'ai beau faire,
Je préfère
Ma mie à Dieu !

LA MÈRE

Pardonnez-moi, Seigneur, si mon fils vous blasphème.

LE CLERC

Pardonnez-moi, ma mère ; j'aime !

Ah ! qu'un prêtre sorte de vous,
Ma mère !

Mais que ce soit mon petit frère !
Laissez-moi ma mie aux yeux doux !

Voyez, elle est là-bas qui penche
Sur le rouet son fin profil,

Plus blanche

Que n'est la blancheur de son fil !

Tryphine a reçu ma promesse
Que si l'on me voit dire un jour

La messe,

Ce sera la « messe d'amour ».

La mère a clos la veillée...
Jetant là sa quenouillée,
Tryphina de Keranglaz
A Keranglaz s'est enfuie,
Par le vent et sous la pluie,
Toute seule !... Hélas ! Hélas !

TRYPHINA KERANGLAZ.

LA CHANSON DE LA PLUIE

« Serments de clerc s'en vont au gré de l'eau courante... »

LA CHANSON DU VENT

« Amour de clerc s'envole ainsi que feuille errante... »

Anna Congard a dit tout bas, au crucifix :

— Prêtre, ou mort! »

Puis, sereine, elle a baisé son fils.

Et le clerc a dit en lui-même :

« Ce baiser vaut consentement. »

Et, seul, le Crucifié blême

S'est tu, mystérieusement.

IV

EXPLICATION TARDIVE

IV

EXPLICATION TARDIVE

Or, ceci se passait à Runn-ar-fô, l'année
Où Jean Congard, le père, avait pris son repos.
Dieu pardonne aux défunts!... Sa veuve Anna-Renée
Menait ferme, en son lieu, les champs et les troupeaux.

Et quand des mendiants venaient, sous la fenêtre,
Réciter pour le mort de longs *De profundis*,
« Demandez seulement qu'Yvo Congard soit prêtre, »
Disait-elle. On partait, en priant pour son fils.

* * *

Mais les faucheurs, bande profane,
Chantent, en aiguisant leurs faux :
« On parle de mettre en soutane
« Le fils aîné de Runn-ar-fô...
Ho!... Ho!...

« A Keranglaz, dans une armoire,
« Est la soutane qu'il aura.
« Elle sera blanche, et non noire,
« Et Tryphine la portera...
 Ha!... Ha!

V

AU LAVOIR DE KERANGLAZ

AU LAVOIR DE KERANGLAZ

L'étang mire des fronts de jeunes lavandières.
Les langues vont jasant au rythme des battoirs,
Et, sur les coteaux gris, étoilés de bruyères,
Le linge blanc s'empourpre à la rougeur des soirs.

Au loin, fument des toits, sous les vertes ramées,
Et, droites, dans le ciel, s'élèvent les fumées.

Tout proche est le manoir de Keranglaz, vêtu
D'ardoise, tel qu'un preux en sa cotte de maille,
Et des logis de pauvre, aux coiffures de paille,
Se prosternent autour de son pignon pointu.

Or, par les sentiers, vient une fille, si svelte
Qu'une tige de blé la prendrait pour sa sœur ;
C'est la dernière enfant d'un patriarche celte,
Et sa beauté pensive est faite de douceur.

Elle descend, du pas étrange des statues,
Et, soudain, au lavoir, les langues se sont tues.

L'eau même qui susurre au penchant du chemin
Se tait, sous ses pieds nus qui se heurtent aux pierres,
On voit courir des pleurs au long de ses paupières,
Et sa quenouille pend, inerte, de sa main...

L'étang mire, joyeux, des fronts de lavandières,
Et sait pourtant quel deuil ils porteront demain !...

VI

DANS LA CELLULE D'YVO CONGARD

VI

DANS LA CELLULE D'YVO CONGARD

CLERC TONSURÉ

... *Oremus!*... *Oremus!*... — Tryphine
S'est endormie en son lit clos.
Aussi blonds que la paille fine,
Ses cheveux coulent à longs flots
Sur la nacre de sa poitrine.

Je voudrais être à son côté,
Et prier devant sa beauté.

— « Quand vous reviendrez soyez prêtre! »
M'a dit ma mère... Hélas! Hélas!
Mon cœur n'a qu'un rêve, et c'est d'être
L'oiseau qui chante à Keranglaz,
Sur le rebord de la fenêtre!

Mon cœur ne sait plus, nuit et jour,
Que chanter la chanson d'amour!

Les étoiles, comme un essaim d'abeilles blondes,
Butinent dans l'espace un mystérieux miel;
La lune, lis d'argent, du sein des nuits profondes,
S'élève, et sa blancheur a le parfum du ciel.

Un nuage promène au loin sa robe d'ange.
Au fond du firmament il s'est agenouillé ;
Il prie, et sa prière exhale un charme étrange,
Car d'un pleur inconnu mon regard s'est mouillé ;

Et je ne sais sur qui toute mon âme pleure...
À l'horloge de ville une cloche a tinté,
Si lente, qu'on eût dit qu'au lieu de sonner l'heure
Elle sonnait la mort du temps, l'éternité!

VII

A RUNN-AR-FO CHEZ LES CONGARD

VII

A RUNN-AR-FO CHEZ LES CONGARD

— « Tourne, mon rouet, tourne encore !
Enroulez-vous sur le fuseau,
Flocons de lin couleur d'aurore,
Plus légers que duvet d'oiseau !

Tourne, mon rouet, tourne encore !

Ainsi la vieille au chef branlant,
Avec le lin clair, va filant
Son plus doux rêve.
A l'angle vide du foyer
La résine fumeuse achève
De rougeoyer.

Et sur leurs tâches, les servantes
Somnolent d'un sommeil hanté
Par d'indicibles épouvantes...

A l'église du bourg une cloche a tinté.

On ne sait si c'est un songe...
 Le tintement se prolonge,
 Les vitraux dans leur châssis
 Tremblent!... Morte est la résine...
 A quelque porte voisine,
 Quelque malheur s'est assis.

Mais la vieille qui toujours file
 Semble n'avoir rien entendu,
 Et, comme une araignée agile,
 Son doigt, le long du fil fragile,
 Tantôt court, et tantôt demeure suspendu.

... « — Tourne, mon rouet, tourne encore!

« Flocons de lin couleur d'aurore
 « Qu'on blanchira de fin savon,
 « Vous serez l'aube de lumière
 « Qu'au jour de sa messe première
 « Revêtira messire Yvon! »

C'est un chant grave, un chant austère,
 Que le chant du rouet... Il dit :
 « Je sais un toit de presbytère
 « Où la mousse triste verdit.

« Il est aussi vieux que la crèche,
 « Que le toit de chaume effondré
 « Où, sur un lit de paille fraîche,
 « Jésus, en naissant, a pleuré.

« L'église porte comme un cierge,
 « Comme un cierge en pierre, sa tour.
 « Près du Calvaire est une Vierge,
 « Et des tombes sont à l'entour.

« Des tombes partout, et des tombes!
 « Des os pourrissent au charnier...
 « — Que de pigeons et de colombes
 « Ont déserté le pigeonnier!... »

VIII

CONSULTATION

VIII

CONSULTATION

On dit qu'on voit flotter, comme en de vastes urnes,
Les secrets du destin dans les étangs nocturnés ;
Et, quand au vent du soir bruissent les roseaux,
C'est le Verbe de Dieu qui passe sur les eaux.

L'étang de Keranglaz, nourri par des fontaines,
Pour prédire les sorts a des vertus certaines.
C'est pourquoi, vers l'étang magique, à pas discrets,
Du Pays de la mer, du Pays des forêts¹
S'en viennent, les pieds nus, les vieilles « pèlerines »,
Leurs haillons noirs croisés sur leurs maigres poitrines.

Par les sentiers muets, leurs lentes oraisons
Geignent, et les oiseaux ont peur dans les buissons ;
Et les petits enfants, sur les genoux des mères,
Pressentent que les nuits aux hommes sont amères,

1. De l'Ar-mor et de l'Ar-goat.

Que les jours sont mauvais, et que les destins noirs
Mèlent leur grande énigme au grand calme des soirs.

Les vieilles, cependant, à l'étang du mystère
Selon le rite ancien puisent l'eau salitaire.
Des gens seront guéris par ces philtres sacrés,
Car ces eaux sont des pleurs que des dieux ont pleurés.
La force de la terre est épanchée en elles,
Et toute santé vient des sources éternelles...

Aux prés du ciel fleurit la lune, lis d'argent,
Qu'un mal intérieur chaque nuit va ronger.
A des cils emperlés les herbes sont pareilles.
Le silence a des voix, les champs ont des oreilles,
Et les chênes, debout dans leur vivant repos,
Ont l'air de vieux bergers qui gardent des troupeaux.

... L'usage est qu'aux doux soirs, par les saisons fleuries,
On laisse les chevaux errer dans les prairies.
Or, les naseaux tendus, voici qu'une jument
Auprès de la barrière a henni longuement;

Et c'est toi, Lévénez, ô blanche haquenée,
Par qui Tryphiné aux gais pardons était menée,
Du temps que, dans un coin de la route, à l'écart
L'attendait à genoux son clerc, Yvo Congard.

Il la priait alors, ainsi qu'une madone,
Et le monde aujourd'hui prétend qu'il l'abandonne!

Lévénez a henni... Sa maîtresse a passé;
Sans entendre et sans voir, triste, le front baissé,
Tryphine au sombre étang va consulter les ondes,
Le destin noir qui dort au fond des eaux profondes.

De son corsage elle a tiré
L'épingle qui fixait son châle,
Et des mots, sur sa lèvre pâle,
D'étranges mots ont soupilé.

Au bord du ciel breton se penchent les étoiles,
Et les brumes, pour voir, ont soulevé leurs voiles.
A nouveau, dans les prés, Lévénez a henni..
On dirait qu'une angoisse oppresse l'infini.

L'eau sainte a donné sa réponse.
L'amour ne sera pas vainqueur...
Telle qu'un poignard dans un cœur,
L'épingle dans l'étang s'enfonce.

IX

MÉMORIAL D'UN CLERC TONSURÉ

MÉMORIAL D'UN CLERC TONSURÉ

Paris 16...

Comme j'étudiais, ce soir,
J'ai senti, dans ma solitude,
Passer deux ailes d'oiseau noir...
J'ai fermé mes livres d'étude.

Le vent, qui souffle de *là-bas*,
M'apporte des sons monotones,
Si plaintifs qu'on dirait un glas
Tinté par des cloches bretonnes.

Oh! le triste, le triste soir!...,
Quelqu'un a glissé sous ma porte
Un grand pli, cacheté de noir,
Et j'ai pleuré,... car Elle est morte!

X

AU MANOIR DE KERANGLAZ

x

AU MANOIR DE KERANGLAZ

Elle est couchée en son lit clos ;
Elle dort, elle dort, Tryphine !
Aussi blonds que la paille fine,
Ses cheveux coulent à longs flots
Sur la nacre de sa poitrine.

Et la cuisine vaste est pleine de sanglots !...

* * *

On a pour la veillée invité les fileuses ;
Par les sentiers prochains on les entend venir.
La vieille Anna Congard est parmi les « veilleuses ».

L'événement à la mort ne cesse de hennir.

Leur linge sur l'épaule, entrent les lavandières.
Ces prêtresses des eaux, des sources nourricières,
Sur le front de la morte étendant leurs battoirs,
L'aspergent en chantant du pleur des étangs noirs.

Et sont près du foyer les vieilles « pèlerines »,
Keranglaz, de tout temps, leur fut hospitalier.
Leurs écuelles, toujours, à côté des terrines,
Eurent place dans l'âtre ainsi qu'au vaisselier.

Comme elles cheminaient ce soir par la contrée,
Ayant flairé la mort en passant près du seuil,
Toutes de Keranglaz ont envahi l'entrée,
Leur coiffe rabattue en signe de grand deuil.

A la coutume antique obstinément fidèles,
Elles ont prosterné sur l'âtre leur vieux corps,
Puis, d'un ton primitif et sauvage, une d'elles
En l'honneur de la morte a dit le chant des morts

* * *

« Ne pleure pas, ô toi qu'on pleure ;
« La vie est si douce où tu vas ;
« Elle est si mauvaise ici-bas,
« Que la plus courte est la meilleure !...
« Toi qu'on pleure, ne pleure pas !

« Morte en tes jeunes destinées,
« Tu n'auras pas vu les autans
« Faire bruire tes années
« Ainsi que des feuilles fanées
« Dans les sentiers de ton printemps !

« Fille, tu n'as pas été femme !
« Ton cœur est pur comme le feu.
« Tu n'as qu'à voler jusqu'à Dieu
« Sur l'aile blanche de ton âme.
« Péchés d'enfant pèsent si peu !

* * *

Tryphine a dans ses doigts un chapelet d'ébène.
Sous l'ombre de ses cils qui semble s'allonger,
Son regard clos à peine
Le long des rideaux blancs suit le songe léger
Que, vivants, ses yeux clairs se plurent à songer.

Et le vieux Keranglaz, n'ayant plus d'héritière,
Sentant couler sur lui sa maison tout entière,
Serre sa tête dure entre ses poings velus
Et pleure sur les *siens* qui ne verdiront plus.

* * *

La vieille Anna Congard, parmi les vieilles femmes,
S'est mise à chevrotter la « prière des âmes » ;
Et les répons plaintifs fredonnés vaguement
Font à la douce morte un plaintif bercement.
Et, dans le ciel, des voix s'éveillent par centaines ;
Et l'on entend frémir des musiques lointaines ;

Et tout l'espace vibre, et c'est signe, dit-on,
Qu'on ouvre à deux battants le paradis breton...
Le firmament en fleur est comme un pommier rose,
Et l'aube s'est levée, et la veillée est close...

XI

A L'ADRESSE DE MESSIRE YVO CONGARD

A L'ADRESSE DE MESSIRE YVO CONGARD

... La lettre contenait ceci,
D'une écriture souple et fine :
« Je t'aimais, tu m'aimas... merci ! »
Et c'était tout. Signé : *Tryphine*.

XII

SUR LA ROUTE DU PAYS

SUR LA ROUTE DU PAYS

« Le mois de mai fait refleurir
« Le triste cœur de la Bretagne.
« L'ère des pardons va s'ouvrir !
« La mer éveille la montagne...
« Et ma douce vient de mourir !

« Le ciel s'emplit d'odeurs légères,
« Comme au passage des Élus.
« Le vent du soir, sur les talus,
« Balance l'encens des fougères...
« Et celle que j'aimais n'est plus !

« Nous nous allongerons en travers de sa porte,
« Mon âme, et nous mourrons, puisque son âme est morte. »

Ainsi pleurait un clerc, le fils de Runn-ar-fô,
Sur son amour fanée un soir du « temps nouveau ».

Et, sous lui, follement, courait sa jument brune,
Et sur la route blanche avait neigé la lune.

XIII

PAYSAGE TRÉGORROIS

XIII

PAYSAGE TRÉGORROIS

O grand pays religieux,
Pavé de pierres sépulcrales,
Un jour sombre te vient des cieus
Par des vitraux de cathédrales !

... Vous avez peut-être passé
Dans le sentier des primevères.
Sur l'horizon, plane, dressé,
Le groupe noir des « Cinq Calvaires ».

Ils sont là cinq Christs, tous pareils,
Aux faces mornes et ridées,
Que font grimacer les soleils,
Que font larmoyer les ondées.

A l'entour, des pins rabougris,
Tordus au vent des épouvantes,
Bercent l'immense horizon gris
A leurs frissons d'orgues vivantes.

XIV

AUBE DE MAI

AUBE DE MAI

Pleurs de la nuit, séchés au souffle du matin,
Les étoiles mouraient dans le jour incertain.

Voici que par les champs errait la vierge blonde,
La lumière!... âme douce et réconfort du monde!
Elle baisa les Christs, et, soudain, leurs yeux froids
Sourirent au pays breton, du haut des croix.

Et, voyant à leurs pieds une femme en prière,
Ils dirent : « Qu'il soit fait, femme, au gré de ton vœu! »

... Anna Congard rentra chez elle, en louant Dieu.

La jument de son fils paissait dans la clairière
Et le clerc sanglotait assis au coin du feu.

XV

VOIX DES CLOCHES

VOIX DES CLOCHES

Le glas tinte, le glas tinte!
« C'est pour une amour éteinte.

« Bêchez, bêchez, fossoyeurs.
« L'amour se rallume ailleurs!

« Filles qui s'en sont allées
« Peuplent les nuits étoilées ;

« Car Dieu fait avec leurs yeux
« Des étoiles dans les cieux.

Le glas tinte, le glas tinte,
Et c'est plutôt chant que plainte.

XVI

LABOUR D'ÉTÉ

LABOUR D'ÉTÉ

Derrière la croix d'or, que porte un mendiant,
Les prêtres en surplis viennent, psalmodiant.
C'est l'heure chaude... Mais, par la sente couverte,
On chemine, dans la fraîcheur d'une nuit verte.
Par intervalles, pleut un pleur, large et vermeil,
Un pleur éblouissant, que verse le soleil ;
Et l'on voit onduler des lueurs incertaines,
Aux deux bords du chemin, dans les yeux des fontaines.
Des faucheurs, qui là-bas fauchent les foins nouveaux,
S'agenouillent dans l'herbe en redressant leurs faux,
Et l'on voit à leurs faux sereines et fatales
Pendre en gouttes de sang de pourpres digitales.

... In gemitu meo... per noctes singulas...

Le psaume se déroule, et le vieux Keranglaz,
Vieux comme le Booz des idylles bibliques,
Mène au funèbre champ ses bœufs mélancoliques !

Les bœufs songent : Quel jour est-ce donc aujourd'hui,
Que le maître en personne au labour nous conduit?

* * *

C'est une fille qu'on enterre,
Pour qu'elle fleurisse, en été,
Dans le doux pays de mystère,
Le grand *Baradoz* enchanté!

XVII

AU RETOUR

XVII

AU RETOUR

C'est le soir de Bretagne, en mai, le soir tranquille !
De son sommeil d'enfant dort la vieille Presqu'île ;
La Mer, nourrice dure, au cœur capricieux,
Ce soir veille sur elle avec de tendres yeux.
Très haut, très haut, le ciel est comme un foyer pâle,
Où la dernière flamme en long soupir s'exhale.
Les nuages légers, dans les airs somnolents,
A des quenouilles d'or pendent en flocons blancs ;
Des navettes, qu'un bras invisible balance,
Tissent autour des morts et des vivants un grand silence...

* * *

- D'où reviens-tu si tristement ?
- Fille, je reviens d'un baptême.
- Ce n'est pas vrai ; ta bouche ment...

Bouche qui ment, cœur qui blasphème !

Tu reviens d'un enterrement.

— Qu'en sais-tu ?

— J'en étais moi-même !

XVIII

MÉMORIAL D'UN CLERC DIACRE

XVIII

MEMORIAL D'UN CLERC DIACRE

Paris 16..

Je sentis, sous un vent d'émoi,
Mon âme se raidir, glacée ;
Et je crus voir qu'au fond de moi
Quelqu'un marchait dans ma pensée.

... Et c'était Elle qui venait,
Silencieuse, le front blême,
Portant un rameau de genêt,
De genêt mort, fleuri quand même !

Et son pas si lent, si furtif,
Me frôlait l'âme comme une aile,
Et j'entendais un chant plaintif,
Un chant *d'ailleurs* frémir en Elle.

Ce chant disait « Souvenez-vous !
« Le cœur des Morts vit dans les choses.
« C'est lui qui fleurit l'ajonc roux,
« C'est lui qui saigne dans les roses.

« Au mur d'un vieux jardin breton,
« Une rose sanglante pousse.
« Cueillez-la fraîche, en son bouton,
« Car c'est le cœur de votre Douce.

« De temps en temps, respirez-la,
« Surtout aux heures de détresse,
« Car en son odeur s'exhala
« Le soupir de votre maîtresse.

« Maintenant, si vous m'en croyez,
« Homme d'amour faites-vous prêtre ;
« Vous verrez s'épandre à vos pieds
« Des âmes douces à connaître.

« A celles qui s'en vont pleurant
« Des amours, d'angoisse mêlées,
« Montrez mon blanc fantôme errant
« Par les éternelles allées..... »

XIX

DREMDOST DA LANDRÉGER

DREMDOST DA LANDREGER¹.

Or ceci se passait au pays Trégorrois.
Et les cinq Christs bretons cloués sur les cinq croix
Écoutaient s'accomplir leur divine promesse,
Car des cloches tintaient une première messe,
Et, devant les marins du clan de Trégastel,
Le prêtre Yvo Congard montait au maître-autel.
... Un tumulte se fit du côté de la porte :
Anna, de Runn-ar-fô, de bonheur était morte...

1. Proche Tréguier.

XX

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Mon presbytère est vieux, très vieux ;
C'est la maison de la prière.
Pour tout horizon, j'ai les cieux,
Mon église et le cimetière.

Quand au jardin je vais m'asseoir,
Sous les lilas et les glycines,
J'entends chuchoter, dans le soir,
Les tombes grises, mes voisines.

Je les écoute, et je me dis :
« Toute sagesse nous vient d'elles ! »
Et sur moi les bleus paradis
S'ouvrent, pleins de battements d'ailes !...

.
.

Une nuit de printemps, entre soir et matin,
Cette chanson fut faite à Quimper-Corentin,
Fut faite par un clerc, une nuit d'insomnie,
La Bretagne — sa Douce — étant à l'agonie !...



RENNES, ALPH. LE ROY

Imprimeur breveté.
